

L'immigrant extrait

Chava Rosenfarb

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rosenfarb, C. (2013). L'immigrant : extrait. *Moebius*, (139), 50–60.

L'immigrant
(extrait)

« Pourquoi restez-vous planté là comme un poteau télégraphique sans dire un mot ? Vous voulez le job, okay ; sinon, allez-vous-en. Il y en a bien d'autres qui prendraient votre place ». C'est ainsi que le contremaître s'adresse à Barukh, tout en composant un numéro de téléphone.

Celui-ci répond enfin : « Oui, je le prends ».

Le contremaître n'entend pas sa réponse. Il est occupé à sa conversation au téléphone. Son anglais trahit un accent juif polonais, mais les mots qu'il prononce sont incompréhensibles. Il termine la conversation, raccroche le combiné en vitesse, et tourne son regard vers Barukh.

— *Nu* ? Eh bien ?

— Oui.

— *All right*, s'exclame le contremaître. Tu poinçonnes à dix heures tapant, dit-il encore.

Le contremaître se dirige alors derrière le comptoir en contreplaqué brut, attrape un crayon derrière son oreille et se prépare à écrire. « Comment s'épelle ton nom ? »

Barukh épelle son nom.

— Quel âge as-tu ?

— Quarante-et-un.

— Une femme ? Des enfants ?

— Partis.

— *All right*. Vas-y et poinçonne. Là, sous l'horloge. Tu n'as jamais poinçonné une carte auparavant ?

— Jamais.

Le contremaître l'accompagne jusqu'à l'horloge et poinçonne la carte blanche pour Barukh.

— Ton numéro est le soixante et un. Tu dois toujours déposer ta carte ici. Tu poinçonnes quatre fois par jour. Qu'est-ce que tu faisais avant ?

— Je suis arrivé ici il y a trois semaines.

— Je veux dire, dans ton pays.

— À Varsovie, j'étais typographe pour un journal polonais.

— Va le pendre là-bas, dit le contremaître, en s'avancant vers le manteau de Barukh.

— Je vais te faire travailler à la presse. Tu sais comment la presse fonctionne?

— Non.

— *All right*. François!

La voix du contremaître résonne par-dessus le bruit des machines. Dans un coin retiré de l'atelier, une voix émerge d'une chemise rayée rouge. Un jeune blond maigrichon apparaît au milieu des penderies où sont accrochés les manteaux terminés. Il semble avoir seize ans. Deux mèches de cheveux bouclés et humides sont collées à son front. De ses deux mains, il essuie la sueur sur son visage juvénile.

— Montrez au garçon le pressing, dit le contremaître à François, pointant Barukh.

Barukh sourit sans honte à François et il le suit dans l'atelier, se frayant un chemin à travers les vêtements terminés, puis entre les rangées de machines qui rugissent. Ici et là, les ouvriers se retournent sur son passage. Certains le regardent avec indifférence, puis continuent d'accomplir leur travail. D'autres le fixent avec curiosité. Les regards indifférents proviennent des hommes, tandis que les regards curieux viennent des femmes. Les hommes qui travaillent avec les machines sont presque tous d'âge moyen et chauves. Les femmes, quant à elles, sont presque toutes jeunes et jolies. Elles sont francophones. La petite qui se tient là, par exemple, celle qui coud des boutons – quels grands yeux étincelants! Et les boucles qui coiffent sa tête sont si fines et légères qu'elles reflètent la lueur de la lampe.

François et Barukh arrivent à un endroit de l'atelier où huit presses sont disposées dans un vaste rectangle. À côté de chaque presse se tient un jeune homme à demi nu aux cheveux hirsutes. Des planches de fer dégagent de la vapeur. La chaleur frappe Barukh au visage.

— Tu parles anglais? lui demande François, un sourire aux lèvres.

— Non. Un peu de français.

— Vous êtes français?

— Non. J'ai seulement vécu à Paris pendant quelque temps.

— Ah, Paris!» En le regardant dans les yeux, Barukh sentit qu'il gagnait la faveur du jeune homme.

Le travail ne semble pas trop difficile. Il s'agit de disposer les poches, les ceintures et les autres petits articles sur un tableau, puis de descendre la presse à la main. Les premières pièces auxquelles s'essaie Barukh ne sortent pas dans un bon état, mais François lui assure qu'il apprendra. Bien entendu, il apprendra. Si seulement il ne faisait pas aussi chaud ici... Il est couvert de sueur, malgré les ventilateurs qui grondent sans cesse dans les fenêtres. Il devrait y avoir de l'air, même une simple brise. Pourquoi est-ce si difficile de respirer? Il a bien fait de dénouer sa cravate, de déboutonner son col et de relever ses manches de chemise. C'est plus aéré ainsi. Mais à la minute suivante, il sent à nouveau la sueur couler derrière ses oreilles et dans son cou. La chemise colle à ses épaules et de petits ruisseaux de moiteur chatouillent sa colonne vertébrale. Il devra simplement s'y faire. Il s'agit de s'y habituer, se dit-il. Mais il a mal à la tête, comme si mille marteaux lui assénaient une raclée de l'intérieur, et ses jambes se dérobaient sous lui.

Une cloche? Qu'est-ce que cette sonnerie qu'on entend soudain? Comme par magie, toutes les machines s'arrêtent. L'atelier tout entier retient son souffle durant un moment. Rien de surprenant: il est midi — c'est l'heure du dîner. Barukh se tient immobile aux côtés de sa presse et fixe les autres qui le dépassent en vitesse. Personne ne le regarde.

Soudain, il rencontre une paire d'yeux chaleureux. La fille qui coud les boutons se tient à ses côtés. «Comment ça va?» lui demande-t-elle. Pour la première fois, Barukh est frappé par le fait que la langue canadienne-française est pleine de charme. Il esquisse un sourire dans sa direction, mais il a l'impression que celui-ci est stupide et dépourvu de gaieté.

— Vous êtes Parisien, n'est-ce pas?

Comment peut-elle le savoir déjà? s'interroge Barukh.

— Oui... non, bredouille-t-il en lui expliquant qu'il a vécu à Paris pendant une année, seulement.

— Oh, en tant que visiteur, dit-elle.

— Non, en tant que DP¹.

« Oh. » Elle hoche la tête d'un air complice, mais à voir l'expression de son visage, il réalise qu'elle n'a aucune idée de ce que cela signifie.

— Avez-vous poinçonné votre carte? demande-t-elle. Il secoue la tête de manière négative.

— Alors venez.

Il se laisse conduire vers l'horloge, puis glisse sa carte à l'intérieur, mais à l'envers. « Non, pas de cette manière », s'exclame-t-elle, en lui enlevant la carte de la main et en l'introduisant de la bonne façon. Sa main est petite. La couleur pâle de sa peau ressort mieux contre le rouge brillant de son vernis à ongles. Elle lui sourit de manière amicale.

— N'allez-vous pas à la maison pour dîner?

— Je n'ai pas de maison.

Son sourire révèle deux rangées de petites dents blanches parfaites.

— Alors où dormez-vous? Dans la rue?

— J'ai une chambre. Petite. Je n'ai pas de maison.

Elle trouve cela amusant et éclate de rire, en lui donnant une tape amicale dans le dos.

— Allons manger. Vous pouvez avoir du Coca-Cola à l'extérieur, au comptoir. Bon appétit.

Il la regarde lorsqu'elle redescend du fond de l'atelier jusqu'à sa table. Ses talons hauts claquent légèrement sur le plancher. La chemise de nylon blanche qu'elle porte tremble contre sa peau et les grandes fleurs imprimées sur sa jupe multicolore virevoltent. On dirait un bouquet dansant. L'insouciance de cette fille fait sentir intensément à Barukh le poids de son propre désespoir.

Il jette un coup d'œil à la ronde. Ici et là, les travailleurs s'asseyent près de leurs machines, absorbés par leur dîner. À côté de la fenêtre, un groupe de Juifs bavarde. La fumée de leurs cigarettes forme un nuage au-dessus de leurs têtes. Sur son chemin, dans la partie sombre du hall, se forment des groupes de jeunes hommes et de jeunes femmes, dont certains sont allongés sur des tas de tissus bruts. Barukh entend leurs sifflements et leurs rires. Ce sont des Canadiens français. Pourquoi aucune jeune fille juive ne vient vers moi? se demande-t-il. Il regarde autour de lui. Où sont toutes les jeunes femmes juives? Dans des bureaux? En train d'étudier? Elles sont partout, sauf

ici, dans cet atelier humide et moite. Ou peut-être sont-elles occupées à mater des petits garçons et des petites filles ?

Soudain, ses pensées s'arrêtent sur ses deux enfants qui ont péri durant la guerre. Ils sont vêtus de leurs habits de fête et sont assis sur un haut divan. Ils scrutent l'appareil photo et attendent que le petit oiseau apparaisse.

Barukh marche lentement vers la fenêtre. Un exemplaire ouvert du journal *Forverts*² repose sur la large table attenante. Au moment où Barukh s'approche, un jeune homme avec une paire de lunettes épaisses sur le nez lève son visage sombre et non rasé.

— C'est le journal d'aujourd'hui ? interroge Barukh.

Le jeune homme secoue la tête et pose les yeux sur le journal. Barukh parcourt rapidement les grands titres. À proximité se tient un groupe de Juifs qui discutent de politique. L'un d'eux, au physique massif, fait un signe menaçant de l'index devant ses auditeurs, comme s'il voulait les menacer. Il porte une chemise bermuda verte avec un imprimé floral aux couleurs criardes, et son col est ouvert.

— Vous devez être Américain pour savoir qui était MacArthur. Un bon à rien, ce MacArthur ! Un héros du peuple ! hurle-t-il.

— Que savez-vous de MacArthur ? Écoutez...

Il tire sur la manche de l'un de ses auditeurs, tandis qu'un autre, un Juif maigre comme une échalote, dans la trentaine, avec un nez pointu et de petits yeux joyeux, l'interrompt en éclatant de rire.

— Écoute, Shmisen. Tu ferais mieux de t'informer auprès de nous, les nouveaux arrivants, afin de savoir qui sont les héros du peuple. Crois-moi, *panie*³, les plus grands héros du peuple seraient beaucoup plus grands si on les raccourcissait d'une tête. Et tu ferais mieux d'arrêter de nous casser les oreilles avec ton slogan « Il faut être un Américain ».

— Est-ce que j'ai fait tomber le diadème de ta tête lorsque j'ai dit « on doit être Américain ? » interroge le Juif à la chemise bermuda, en faisant tourner nerveusement la couronne⁴ de sa montre dorée.

— Que le ciel me pardonne, mon ami ! Tu es trop petit pour atteindre mon diadème ! Crois-tu réellement

que nous, les nouveaux arrivants, ne connaissons ni ne comprenons rien? Crois-moi, il y a plusieurs choses que tu pourrais apprendre de nous.

— Comme quoi, par exemple?

— Un soupçon d'humilité, un soupçon d'humanité et un soupçon d'amitié.

— Va donc! Rien de plus, rien de moins!

— Tu devrais savoir cela, ajoute un autre immigrant.

— Si tu étais venu à nous, après les graves difficultés que nous avons traversées, nous t'aurions accueilli à bras ouverts.

— *Oy!* La paix adviendra-t-elle un jour entre les anciens et les nouveaux *griner*⁵? soupira l'un des auditeurs.

— Lorsque le Messie viendra, répondit en souriant le grand Juif aux yeux vifs.

— Pensez-vous qu'ils accueilleront le Messie mieux qu'ils nous ont accueillis? Après tout, il sera lui aussi un immigrant.

— Leur Messie est déjà venu. Ils n'ont besoin de rien d'autre.

Le Juif à la chemise verte explosa de colère:

— Pourquoi dites-vous des bêtises? Pensez-vous que mon Messie est déjà arrivé? Bien sûr, qu'il est arrivé. J'ai gâché quarante ans de ma vie en travaillant sur une machine à coudre. Quarante ans, je te dis. Et je suis encore au même niveau que toi. Que veux-tu de moi, de toute façon? Qu'est-ce que je t'ai enlevé? De quoi suis-je coupable? J'aime ce pays. Qu'est-ce que tu peux y faire? Tu n'approuves pas, alors retourne d'où tu viens.

Un silence embarrassant tombe sur le groupe. Les membres se dispersent lentement, à regret. Pour la première fois, quelqu'un remarque Barukh.

— Vous êtes nouveau?

Barukh acquiesce.

— D'où viens-tu?

— De Paris.

— Un Parisien?

— Non. De Varsovie.

— Es-tu allé en Russie?

— Non. Dans les camps.

— As-tu rencontré quelqu'un de Vilnius, par hasard?

— Seulement après la guerre.

— Jamais dans un camp ?

— Non, jamais dans un camp.

— As-tu déjà entendu parler de la famille Zlotnik ?

— Non, je n'en ai pas entendu parler.

Un nouveau cercle s'est formé autour de Barukh. Quelqu'un d'autre lui pose une question sur un ton impatient :

— Tu as dit que tu étais originaire de Varsovie ? Où vivais-tu dans la ville ?

— Rue Krochmalna.

— Je suis originaire d'Otvosk. Connais-tu Otvosk ?

— Quelle question !

— J'avais un stand de cigarettes à deux pas de l'autoroute.

Des cigarettes ! Il éprouve soudain une irrésistible envie de fumer. Il délaisse ses compagnons et se dirige en vitesse jusqu'à la penderie où son manteau est accroché, seul et abandonné. Il plonge la main dans sa poche, cherche son paquet de cigarettes, puis il en allume une. Il inhale profondément, avec plaisir. L'air d'Otvosk brûle et râpe sa gorge.

À nouveau, la jeune Canadienne française aux yeux chaleureux se tient près de lui. Le malaise de Barukh croît. « Donne-moi une cigarette », dit-elle de ses lèvres rouges et souriantes. Il lui tend le paquet. Elle en retire une et tente de l'allumer. Sa bouche est près de lui et une fraîcheur agréable se dégage de ses doigts. Il se sent attiré par cette fille insouciante, tout comme il éprouvait l'envie irrépressible d'une cigarette quelques instants auparavant.

— Ça te plaît ? demande-t-elle en s'asseyant à la table tout près.

Il lui adresse un regard interrogateur.

— Quoi ? demande-t-il.

— Que voulez-vous dire, quoi ? Le lunch.

Un sourire en coin, il secoue la tête.

— Ça m'a plu.

Elle joue avec les plis de sa jupe multicolore. De ses yeux rieurs, elle le fixe intensément.

— Racontez-moi quelque chose à propos de Paris, l'implore-t-elle d'une voix bizarrement infantine. Un an à Paris ! Mon Dieu ! Y'en a qui ont de la chance.

Il observe ses jambes ballantes. De légers poils blonds percent à travers ses bas de nylon.

— Paris?

— Oui, Paris.

Aussitôt, la fille disparaît. Barukh se revoit à Paris, dans une chambre d'hôtel insalubre. Il se rappelle qu'il devait s'enregistrer régulièrement auprès de la police, et faire la queue durant des jours devant les bureaux de distribution du JOINT. Il se souvient de tous les tracas qu'il se faisait pour avoir des papiers en règle et pour obtenir des billets de paquebot.

— Oui, certainement, une belle ville, murmure-t-il.

— N'est-ce pas? s'exclame-t-elle. Paris est mon rêve. Qu'est-ce que vous avez vu là-bas? Racontez-moi.

— Oh, la tour Eiffel...

— La tour Eiffel? Êtes-vous monté au sommet?

Il se rappelle une promenade qu'il avait faite lors d'un samedi radieux. Le Trocadéro baignait dans la lumière. Les fontaines crachaient un torrent d'eau cristalline dans les airs. Barukh n'avait pas suffisamment de francs pour acheter un billet lui donnant accès au sommet de la tour Eiffel.

— Et je suis certaine que vous vous êtes promené sur les Champs Élysées, avance-t-elle avec enthousiasme.

— Bien sûr.

Il revoit les magnifiques Champs Élysées dans le crépuscule bleu d'été. Un jour, il avait erré dans ce lieu, et une vision lui avait glacé le cœur. À la sortie du métro, il avait vu une femme. C'était elle! Son épouse. Une valise à la main, elle regardait dans les environs, incertaine. Il savait que ce ne pouvait être sa femme, parce qu'il avait vu celle-ci dans l'Umshlagplatz, le lieu de rassemblement pour les Juifs qui attendaient d'être déportés. Et pourtant, il avait couru vers cette femme en retenant son souffle. Au moment où il était arrivé à sa hauteur, il avait rencontré une paire d'yeux étrangers et apeurés.

— Et comment s'habillent les femmes parisiennes? Avec style et élégance, n'est-ce pas?

La jeune femme scrute son visage, comme pour y trouver un reflet de la splendeur de Paris.

— Pourquoi êtes-vous silencieux? Dites-moi.

Tout à coup, elle glousse.

— J'imagine que vous étiez un expert de la mode féminine. Ca ne semble plus être le cas... Mais vous êtes allé à l'opéra et au théâtre chaque soir, n'est-ce pas?

Il se souvient des rares concerts publics auxquels il avait assisté à Paris, et de la tristesse insistante qu'il ressentait à son retour. Autrefois, sa femme jouait du violon. Lorsqu'ils étaient tous deux en route vers le ghetto, le violon était tombé de ses mains et un wagon rempli de meubles qui avançait dans leur direction avait écrasé l'instrument.

— Il y a des boîtes de nuit fantastiques à Paris, non?

La fille le regarde avec de grands yeux empreints de curiosité. Elle semble fascinée.

— Les gens y boivent du champagne comme si c'était de l'eau... sur un arrière-fond de musique... et ils dansent dans l'obscurité.

Elle se penche plus près de lui, bat des cils pour le séduire. Mais le désir de Barukh s'est évanoui.

— Et dites-moi – elle ne cesse de le questionner – vous avez visité d'autres pays?

— J'en ai visité plusieurs.

— Moi, je ne suis jamais allée nulle part, à l'extérieur de Montréal et de Rivière-des-Prairies. C'est là que je suis née. Si vous saviez à quel point j'aime qu'on me raconte des histoires à propos des autres pays!

À nouveau, son visage prend un air enfantin, rêveur. Barukh passerait bien la main dans ses cheveux, comme si elle était une petite fille.

— Dans quels autres pays êtes-vous allé? Dites-moi, l'implore-t-elle.

— En Pologne, répondit-il. J'y suis né, dans une ville nommée Varsovie.

— Oh, Varsovie, c'est très loin! Vous aimiez cette ville?

— Dans le passé, je l'ai aimée.

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui, cette ville m'est étrangère.

— Pourquoi? Bien entendu, cela fait très longtemps que vous n'y êtes allé.

— Je suis toujours là-bas.

— Que voulez-vous dire?

— Mon enfance est là-bas, de même que ma jeunesse, et mes possessions les plus chères y sont rassemblées. Tout

ce qui compte pour moi se trouve dans cette ville, et tout cela est perdu.

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

— Comment pourriez-vous comprendre? Vous êtes née à Rivière-des-Prairies.

Chava Rosenfarb, «Der Griner», dans Samuel Rollansky (dir.), *Kanadish. 27 Bilder un reproduksyeyes* [Le Canada. 27 images et reproductions], Buenos Aires, Ateneo Literario en el Instituto Científico Judío, 1974, p. 159-174.

Traduit par Chantal Ringuet et Pierre Ancil. Cette traduction intègre certains ajouts qui font partie de la traduction anglaise de Goldie Morgentaler. Voir Chava Rosenfarb, «The Greenhorn», *Survivors. Seven Short Stories*, Toronto, Cormoran Books Inc., 2004, p. 1-18.

1. L'abréviation DP désigne les «*displaced persons*» («personnes déplacées»), à savoir les individus qui ont été forcés de quitter leur lieu d'origine. Ce phénomène est aussi connu sous le nom de «migration forcée». De 1945 à 1952, plus de 250 000 personnes déplacées d'origine juive ont vécu dans divers camps et centres urbains en Allemagne, en Autriche et en Italie.

2. Fondé à New York en 1897 par Abraham Cahan, le *Forverts* (aujourd'hui le *Jewish Daily Forward*) est un quotidien américain de langue yiddish. À l'origine, le *Forverts* était aussi l'organe des unionistes socialistes. De nos jours, le quotidien est surtout connu sous le nom *Forward*; il est publié de façon hebdomadaire dans deux éditions indépendantes, l'une en yiddish et l'autre en anglais.

3. *Panie*: mesdames, en polonais.

4. Les termes «diadème» et «couronne» en français renvoient respectivement aux termes yiddish «*kroyn*» et «*schreyffl*».

5. *Griner*: terme yiddish qui signifie littéralement «les verts» et qui désigne les nouveaux immigrants.

Chava Rosenfarb (Lodz, 1923 – Lethbridge, 2011)

Poète en Pologne durant sa jeunesse, Chava Rosenfarb survit au ghetto de Lodz, à Auschwitz et à Bergen-Belsen. En 1948, elle émigre à Montréal grâce au soutien de son éditeur, Hirsch Hershman. Pendant plusieurs décennies, elle sera l'une des grandes figures de la communauté des écrivains yiddish de la métropole québécoise. Elle est l'auteure de recueils de poésie, de nouvelles et d'un roman en trois tomes, *Der boym fun lebn* [L'arbre de la vie], qui ont pour sujet de prédilection la Shoah.

געהמ אין נייעם אידישען מעאמער

GLOBE THEATRE

Cor. St. Lawrence & Duluth - Tel. Plateau 2301

E. SAVATONIO, Mgr. Under Direction of Jewish Co-operative Vaudeville Co.

סופסעם אמתע פארנעניגען פאר ווייניג געלד ערפאלג







און פיטשור
מוזאוינג
פיקטשורם

אידישע וואדעוויל

JEWISH AND
ENGLISH
VAUDEVILLE

אילעך רעגולער ד' אקטאבער אידישען

דוד מייטראוויץ

יאקאב און נילא שייקעוויץ

בערטרא קרייצבערג

טאריס קאנראד

יאזעף קאמינסקי

סטעליא וואקסמאן

מאנטיאן דינסטיאן טיטוואך און דאנערשטיאן אווענט דעצעמבער 6'7'8'9 טען

פארברעכען און שטראף

פריימאן אווענט שבת און זונטיאן מאטינעע און אווענט דעצעמבער 10-11-12 טען

שרמה מלך

פרייען אין טיטען וואך

שבת און זונטיאן מאטינעע

15 און 25 טענט

פרייען פריימאן

שבת און זונטיאן אווענט

20 און 30 טענט

Affiche de la pièce *Yidische Vaudeville*, années 1930.

Archives de la Bibliothèque publique juive de Montréal, collection d'affiches de la bibliothèque.